



## 2<sup>ème</sup> Partie

Dessiner à partir du réel

# Panneau 1

## L'expérience ethnographique

Le voyage et la guerre sont les occasions habituelles du dépaysement. L'acteur y devient un témoin de l'inconnu qui suscite sa curiosité, aiguise sa perception, lui donnant le sentiment de la fugacité de l'expérience et le désir de fixer les lieux, les mœurs et les événements. Mais l'œil ne voit que ce qu'il cherche et attend. Les capteurs de documents sont aussi les porteurs d'un goût croissant, en Europe occidentale, pour la vérité crue de l'image, exotique ou événementielle. Cet appétit documentaire naît à la confluence de plusieurs contextes et courants. Il y a d'abord la promotion, dans les dernières décennies du 18<sup>ème</sup> siècle, d'une catégorie nouvelle, le *pittoresque*, qui fait de certaines réalités le sujet idéal de toute transposition esthétique. Le voyage n'est plus seulement un retour aux sources historiques du *sublime* mais une quête de la différence qui ébranle la perception.

Le pittoresque, on peut l'évoquer avec des mots mais l'image semble plus apte à le rendre présent. La *mimésis* littéraire perd alors sa prééminence, l'écriture se prolonge ou se convertit facilement en dessin, d'abord sous la plume des plus grands écrivains.

Le *territoire de l'exotisme* connaît parallèlement une évolution remarquable. Des dessinateurs avaient, à partir du 16<sup>ème</sup> siècle, illustré les premiers chroniqueurs de l'Amérique puis de la lointaine Asie. Désormais les «Indes» les plus étranges sont à nos portes : en Italie du Sud, en Grèce, en Algérie... Et simultanément se développe un pittoresque provincial et montagnard qui scrute la différence des «races» qui composaient l'Ancienne Europe effacée par la Révolution. Bientôt, dans les années 1840, la ville, ses métiers, ses rues, ses ateliers et ses misères suscitent un *nouveau réalisme*. Caricatural ou pathétique, il est aussi plus violent, plus critique, plus engagé.

La capacité de reproduire à bon marché les œuvres graphiques (lithographies puis chromolithographie), l'invention, sous la Monarchie de Juillet et le Second empire, de la *presse illustrée* (*Le Magasin pittoresque*, *le Journal es voyages*, *Le Monde illustré*, *Le Tour du Monde*, *L'Illustration*) ouvrent un immense marché de l'image. Les éditeurs entretiennent des artistes voyageurs dont les graveurs sédentaires redessinent les envois. La saisie sur le vif triomphe. La Révolution de 1848 fut croquée par les jeunes artistes. A l'occasion de la guerre de Crimée (1853-1856) on se passionne à Paris et à Londres pour les reportages de guerre. L'artiste et le journaliste se confondent parfois dans le même homme, se retrouvent souvent sur le même terrain, côtoient dans les mêmes journaux.

# Illustrations



*Lalaisse, Galerie Armoricaine. Costumes et vue pittoresques de la Bretagne, Nantes Charpentier et fils ed.*



*L'artiste reporter au travail*



*Pinchon, Bécassine au pays basque, Paris ed. Gautier Langueureau, 1925*

## Panneau 2

### L'expérience de la guerre

Parce qu'elle bouleverse les conditions de la vie, la guerre se présente au combattant comme un autre monde où il faut apprendre à survivre. Celle de 1914 - 1918 qui a brassé des millions d'hommes, a constitué pour chacun d'eux une expérience qui passe dans leurs correspondances, leurs carnets et leurs images. Peintre confirmé, étudiants des Beaux Arts ou simple amateur, le soldat dessine, peint et grave avec un matériel très réduit - crayons, boîte d'aquarelle, et burin. Pas de grandes scènes de batailles, juste le cadre familier des jours et des nuits : la tranchée, le gourbis, la popote, la toilette, la lessive... et aussi les canons, les tanks, les avions au-dessus des paysages déchiquetés.

# Illustrations



*Copieux, Trou à rats et à hommes, Chemin des Dames, Août 1917  
Musée des Beaux Arts, Le Havre*



*Copieux, les brancardiers boyau Odin, Chemin des Dames, Août 1917  
Musée des Beaux Arts, Le Havre*



*Mébent, la santerelle  
Musée Mathurin Mébent, Lamballe*



*Mébent, la nuit étoilée  
Musée Mathurin Mébent, Lamballe*



*Dunoyer de Segonzac, L'entonnoir trou de 210  
Musée d'Histoire Contemporaine de Paris*



*Bouroux, Gourbi des aute-en-l'air (Alsace, 1915)  
Musée d'Histoire Contemporaine de Paris*





*Lefort, Front d'Artois, Avant le départ aux tranchées  
Musée d'Histoire Contemporaine de Paris*



*Bouroux, La cuisine roulante  
Musée d'Histoire Contemporaine de Paris*



*Hervé Mathé, Croquis de tirailleurs algériens  
Musée d'Histoire Contemporaine de Paris*



*Hervé Mathé, Croquis de tirailleurs algériens  
Musée d'Histoire Contemporaine de Paris*



*Leblanc, barrage roulant, Belgique Septembre 1918  
Musée d'Histoire Contemporaine de Paris*

## Panneau 3

# Représenter la tradition : La Bretagne d'Olivier Perrin

La *Galerie bretonne* d'Olivier Perrin (1761-1832) est un sommet assez méconnu du dessin ethnographique. Né en Bretagne, formé à Paris, Perrin vivra le plus long de sa vie à Quimper où il enseignait au collège. Les bourgs de la Cornouaille lui offrent les scènes de la vie ordinaire dont il a bientôt l'idée de faire un recueil. Mais comment ordonner le fouillis des coutumes ? Il choisit l'ordre d'une biographie, «inventant» pratiquement la notion de rite de passage. Sa *Galerie bretonne*, mais en souscription en 1808 sous le patronage de l'Académie celtique, cessa de paraître après quelques livraisons. Elle n'était sans doute ni assez «celtique» ni assez pittoresque. Et c'est après sa mort que l'on grava médiocrement une partie des dessins dont Alexandre Bouet fit le *Breiz Izel* (1836). La publication récente des croquis originaux rend aujourd'hui tout son éclat à l'œuvre d'Olivier Perrin

# Illustrations

## 1 – Du berceau à la tombe



*Le berceau*



*La vovine*



*Le serrage*



*La fontaine saltaire*

## 2 – Les activités agricoles et domestiques



*La meule de blé*



*On tue le cochon*



*La grande lessive*



### 3 – Les rituels



*Le lever de la bannière*



*Le salut des bannières*



*Le coucher de la mariée*



*La soupe au lait*

## Panneau 4

# Représenter la tradition : La Bretagne de François Hippolyte Lalaisse

L'éditeur nantais Charpentier, fervent adepte de la lithographie, lance en 1843 le projet d'une *Galerie armoricaine*, sorte de trésor des costumes bretons. Il fait appel à François-Hippolyte Lalaisse. Ce jeune dessinateur (né à Nancy en 1810), élève de Charlet, n'a jamais mis les pieds en Bretagne, mais il a l'œil et la main pour dessiner les uniformes. Son précieux carnet l'accompagne durant de longs mois de voyage pédestre. Il couvre ses pages de croquis rapides avant de composer méthodiquement les facettes de son personnage costumé. Lalaisse s'attache aux physionomies, relève aussi des objets, des habitats, des paysages, rehausse à l'aquarelle des dessins. Mais dans le recueil publié la convention s'impose. Les Bretons de la *Galerie armoricaine* prennent la pose en dialoguant comme dans les illustrations des romans à la mode.

# Illustrations



*Costumes et vues pittoresques de la Bretagne, Nantes, Charpentier Père et fils éditeurs*

## 1 – Costumes



*Costume du Faouïet*



*Costume du Banalec*



*Costume de femme porté de Pont Aven à Concarneau*

## 2 – Objets et costumes



*Laitière des environs de Dourmenez*



*La laitière*

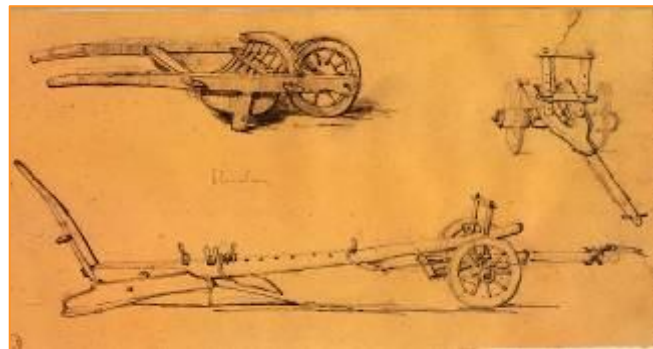


*Costume de Pont l'Abbé*

### 3 – Outils



*Femmes et rouets – Mâr de Bretagne*



*Charrue de Plumélian (Morbihan)*



*Attelage de bœufs (Morbihan)*

## Panneau 5

# Représenter la tradition : La Bretagne de Mathurin Méheut

« Sans aucun souci de sa tenue vestimentaire, Méheut marchait comme d'habitude, son carnet de croquis à la main, dans la poussière, la boue, sous le soleil ou la pluie » Et il apostrophe ainsi l'amie qui suit avec lui cette fête - procession qu'est le « pardon » breton : « *Qu'est-ce que vous attendez ? Il ne faut pas perdre de temps, dépêchez-vous de faire des croquis, de prendre des notes, tout cela disparaîtra bientôt* ». C'était dans les années trente. Mathurin Méheut (1882 - 1958), est alors « peintre de la Marine », illustrateur d'ouvrages, créateur de céramique. Décorateur recherché, il participe aux grandes expositions parisiennes (la Coloniale en 1931, L'Universelle en 1937). Il a déjà fait le tour du monde. Mais sa passion est de saisir tous les visages de sa Bretagne, celle des travaux de la terre et de la mer, celle des métiers et des rencontres quotidiennes, celle des maisons et des objets, celle des pardons et des pèlerinages. Croquis rapides, expressifs, dans lesquels le rendu minutieux du détail laisse place à la dynamique du geste ou du mouvement collectif, à l'ambiance colorée, à la physionomie singulière. Le musée de la ville natale, Lamballe, a donc trouvé dans ses carnets non une société abolie mais la profusion vivante d'une Bretagne instantanée.



# Illustrations

## 1 – La terre et la mer



*Moissons en Léon*



*Battage au pays bigouden*



*Les ramenses de Saint Cado*



*Le démaillage des sardines*



*Le pêcheur du Mont Saint-Michel*

## 2 – Les costumes



*Paysans Glazig ded glaz, bleu (région de Quimper)*



*Petit garçon de Plougastel*



*Fille de Plougastel*

### 3 – Les pardons



*Moncontour : Le baiser à Saint Mathurin*



*Notre Dame de Rumeneol*



*Sainte Anne La Palud : la procession*

## Panneau 6

# Représenter la tradition : La Provence de Léo Lelée

Quand il arrive en Arles, en 1902, pour ce qu'il pense être un bref séjour, Léo Lelée (1872 - 1947) a à peine trente ans. Formé aux Arts décoratifs, à Paris, il enseigne à l'école des Arts Industriels de Roubaix. Frédéric Mistral, alors engagé dans l'entreprise du Museon Arlaten, reconnaît aussitôt les qualités d'un artiste qui, mieux que peintre, se veut «artisan de l'image». Or, l'idée d'une popularisation des thèmes félibréens par l'imagerie est dans l'air. Marié à une arlésienne, Lelée ouvre l'année suivante une boutique au cœur de la ville. Il conçoit pour sa clientèle des décors d'intérieurs dans le style provençal. En 1908, ses premières publications traitent, comme il se doit, du costume de l'Arlésienne. Il décline ensuite son personnage, en fait une «femme - insecte» ou une «femme - fleur», la place au centre des fêtes et des rituels que les félibres choisissent et, pour une part, remodèlent. Impossible de dissocier dans la Provence de Lelée les scènes croquées sur le motif et les compositions décoratives. Il rend compte d'une réalité qu'il contribue à créer. Et sa Provence emblématique séduit d'abord les visiteurs venus de loin. L'ouverture, en 1936, dans le Museon Arlaten, d'une salle qu'il a aménagée lui-même consacre définitivement sa place d'*imagier du Félibrige*.



# Illustrations

## 1 – Les rituels



*Le rond des charrettes*



*La charrette ramée*



*Le pèlerinage des gitans aux Saintes*



## 2 – Le costume





### 3 – Les images populaires



## Panneaux 7 et 8

# Mettre en scène le destin : Le Limousin de Gaston Vuillier

De son enfance dans la haute vallée de l'Aude, Gaston Vuillier (1845-1915), a toujours gardé le souvenir des «longues soirées» où l'on frissonnait à l'évocation des fantômes. Quand, après ses pérégrinations méditerranéennes, il s'installe à Gimel, en Corrèze, il croit retrouver l'atmosphère magique de ses Pyrénées. Il met alors son crayon et sa plume au service d'une ambition rare : rendre compte des peurs, des émotions et des croyances de ce Limousin qu'il a choisi. Mais le discours et le dessin impersonnels, qu'il a pratiqué avec brio sur des terrains plus exotiques, lui semblent impuissants à rendre la complexité de ce qui advient. Il adopte donc une représentation plus vivante et plus impliquée. Attentif aux atmosphères, au rayonnement mystérieux des lieux et des objets, à la singularité des destins individuels qui viennent s'exposer sur la scène de la coutume et du rite, il compose des récits et des tableaux où se mêlent journal d'enquête, rêverie et chronique de faits divers. Il les publie en 1899 dans *Le Tour du Monde*.

## Extraits de textes

*« Cependant je poursuivais mes études sur les croyances et les superstitions des montagnards de la Corrèze et souvent le soir, aux temps froids surtout, réunissant quelques paysans autour de mon foyer, je notais ce qu'ils me racontaient. Parmi nombre d'aberrations, il se racontait des choses intéressantes et d'ailleurs, en ces récits bizarres du soir, leur esprit toujours m'apparaissait hanté par l'invisible ...*

*De ceux que je réunissais presque chaque soir, deux étaient metzes. Le mot metze, meige en vieux français, désigne en patois limousin, tout à la fois le médecin, le mage et le magicien. L'étymologie du nom est assez obscure.*

*Quoi qu'il en soit, l'un d'eux Chazal, exerça longtemps le métier de forgeron. Un peu partout, le forgeron, familier du feu, passe pour manier des forces occultes... On dit celui-ci en possession de certains secrets transmis par ses ancêtres qui lui permettent de guérir nombre de maladies et surtout la fièvre intermittente. Quant à Pélissier, l'autre metze, il traitait aussi certains maux, mais on le donnait comme plus versé dans la sorcellerie. Plusieurs fois j'avais vu son fils, metze lui-même, par suite d'une tradition secrète que lui légua sa femme mourante, traitant l'érysipèle. Toute enflure, toute fluxion en dehors de la fluxion dentaire, tout œdème de la peau est désigné en ce pays sous le nom d'érysipèle ».*

« Le metze palpait alors l'enflure ; ses gros doigts s'enfonçaient dans l'œdème où leur trace livide demeurait un instant. Alors mouillant son pouce de salive, le magicien formait des croix et des cercles magiques sur certaines parties de l'enflure, soufflait dessus à trois reprises consécutives. Il suivait ensuite, on eût dit, le trajet de certains nerfs et, à la manière des magnétiseurs, il semblait chasser le mauvais fluide dont il s'était imprégné. S'interrompant un instant, il murmurait des prières, des exorcismes ou des conjurations (je n'ai pu savoir au juste) ; puis revenant au silence et reprenant son air inspiré, il recommençait ses marques avec la salive, ses souffles et ses passes... ».

« Naudze en patois limousin, me semble désigner l'état de langueur, quelle qu'en soit la cause, le cas d'un enfant, par exemple, qui ne peut plus «ni vivre ni mourir», comme disent les commères.

Dans le courant de l'été, j'avais été conduit dans un hameau voisin de Gimel pour visiter un petit malade atteint de ce mal mystérieux.

L'enfant, très pâle, était retenu dans son berceau, selon la coutume limousine, par des bandelettes entrecroisées... Autour, dans le pauvre logis aux murs bitumeux, quelques femmes couvertes de capes sombres s'entretenaient à voix basse. A la lueur du chaleil de fer, la vieille lampe romaine, d'autres s'occupaient à peser quatre chandelles qu'elles rognèrent l'une parus l'autre pour en rendre le poids exactement égal. Ceci fait, à l'aide de suif fondu, elles adaptèrent les chandelles aux quatre montants du berceau, les baptisèrent chacune du nom d'un saint, puis elles les allumèrent toutes en même temps et, devant chacune d'elles, une femme se mit en prière.

On n'entendit plus ensuite que les plaintes de l'enfant tout pâle dans son berceau et les voix murmurantes des femmes. Les cierges lentement se consumaient... Puis la flamme d'un cierge se prit à vaciller, sa flamme se renversa sur le côté, on entendit comme un imperceptible battement d'ailes et la flamme s'éteignit.

Les femmes cessèrent de prier, le saint était désigné, ou plutôt la source qui est placée sous son vocable. C'est là que l'enfant allait être transporté et son petit corps immergé.

# Illustrations



*Autoportrait de Gaston Vuillier*



*Autoportrait au bord de l'étang*



*Traitement de « l'érysipèle »*



*Le martelage de la rate*



*L'antisepsie au village*



*L'envoûtement par l'image reflétée*



*L'envoûtement par le cœur de boeuf*



*La nautze*



*La consultation de la braise*



*Une immersion dans la fontaine sacrée de Saint Pierre*